

CRITIQUE, Festival Donizetti. BERGAME, Teatro Donizetti, le 16 novembre 2025. DONIZETTI : Il Furioso all'isola di San Domingo. P. Bordogna, N. Machaidze, S. Ballerini... Manuel Renga / Alessandro Palumbo

Après les représentations de « *Caterina Cornaro* » et du doublé « *Il Campanello* » et « *Deux hommes et une femme* », le Festival Donizetti a présenté une quatrième rareté captivante : « *Il Furioso all'isola di San Domingo* ». Créé en 1833, juste après « *L'Elisir d'amore* », cet opéra *semiseria* mêle avec habileté des moments comiques à une trame dramatique profonde. Sa spécificité réside dans le fait qu'il s'agit de la première fois où Gaetano Donizetti place un baryton comme héros, confiant le rôle-titre, Cardenio, à Giorgio Ronconi, une innovation pour le compositeur.

L'intrigue, tirée d'un épisode du *Don Quichotte* de Cervantès, est poignante. Après avoir découvert son épouse, Eleonora, dans les bras d'un autre, le marchand Cardenio fuit son passé et trouve refuge sur l'île de Saint Domingue, où sa douleur le plonge dans une folie furieuse. Rongée par le remords,

Eleonora part à sa recherche. Son navire fait naufrage juste devant cette même île, ce qui lui permet de retrouver son mari. Mais Cardenio, lui, ne la reconnaît pas. L'intrigue se complète d'une touchante intrigue secondaire avec la jeune Marcella et son père Bartolomeo, tandis que le serviteur Kaidamà apporte une touche de comédie. L'arrivée de Fernando, le frère de Cardenio, catalyse un dénouement où la folie, la rédemption et le pardon s'entremêlent dans un final aussi inattendu qu'émouvant.

La distribution réunie à Bergame pour cette production a offert une véritable leçon de belcanto. Dans le rôle-titre extrêmement exigeant de Cardenio, le baryton italien **Paolo Bordogna**, grand habitué des lieux, a livré une performance magistrale. Il a incarné la folie du personnage avec une intensité dramatique palpable, tout en faisant preuve d'une agilité vocale remarquable. Son air « *Raggio d'amor pareo* », où il décrit la femme qu'il aimait, était d'une tristesse déchirante, son legato magnifique et son phrasé d'une grande sensibilité. Il a maîtrisé aussi bien les moments de fureur que les passages de profonde vulnérabilité, tenant la salle en haleine de bout en bout. Face à lui, la soprano géorgienne **Nino Machaidze** a été tout simplement sublime en Eleonora ! Dotée d'une voix à la fois lumineuse et riche en couleurs, elle a merveilleusement traduit les peines de l'épouse repentante. Son timbre séduisant et sa facilité déconcertante dans les vocalises les plus complexes ont ébloui l'auditoire. La cabalette finale, bien que potentiellement en décalage avec la mise en scène, a été un tour de force vocal, conclu par des aigus et suraigus formidablement assurés.

Superbe découverte également que le jeune ténor argentin **Santiago Ballerini**, dans le rôle de Fernando, qui a apporté toute la noblesse et l'énergie requises par ce personnage. Sa superbe voix claire et bien projetée s'est imposée sans difficulté, et il a fait preuve d'une présence scénique solide, qui a renforcé la dynamique dramatique. Un talent à

suivre ! Dans le rôle de Marcella, **Giulia Mazzola** a impressionné par la fraîcheur et l'innocence de son soprano. Dès son air d'entrée, « *Freme il mar lontan lontano* », elle a su émouvoir en exprimant sa compassion pour le « fou », son timbre vif et pétillant apportant une touche de pureté au drame. De son côté, l'excellent baryton italien **Bruno Taddia** a rallié tous les suffrages dans le rôle de Kaidamà, en tirant parti de chaque instant pour créer un personnage hilarant et plein de vie. Son air « *Scelsi la via brevissima* », dans laquelle il exprime sa terreur panique de Cardenio, a été un moment comique d'anthologie, mêlant un chant précis à un jeu d'acteur désopilant. Enfin, en Bartolomeo, **Valerio Morelli** complète brillamment l'affiche.



Si la musique et le chant ont convaincu, il faut apporter des nuances concernant la mise en scène, confiée aux soins de **Manuel renga**, et qui n'a pas vraiment su s'imposer face à la partition. La proposition du metteur en scène a consisté à transposer l'action de l'île exotique dans un asile psychiatrique du XXe siècle. Si l'idée de traiter la folie de

front n'était pas dénuée d'intérêt, son application a généré plusieurs contradictions. Le travail avec les choristes, chacun incarnant un patient avec une maladie mentale spécifique, était indéniablement professionnel et ajoutait une texture visuelle intrigante. Cependant, cette transposition a créé un décalage persistant avec la musique et le livret. La cabalette finale joyeuse d'Eleonora, par exemple, devenait incompréhensible dans ce contexte froid et clinique. Certains partis pris, comme la réinterprétation du personnage de Fernando en méchant cynique, sont apparus comme imposés de l'extérieur, plutôt que de naître naturellement de l'œuvre.

Heureusement, la direction musicale a racheté les incertitudes scéniques. Le jeune chef italien **Alessandro Palumbo**, à la tête de l'**Orchestre Donizetti**, a fait preuve d'un professionnalisme et d'une énergie remarquables. Il a choisi des *tempi* toujours justes, a phrasé avec une grande sensibilité aux côtés des chanteurs et a insufflé aux cabalettes une vitalité irrésistible. Sous sa baguette, l'orchestre bergamasque s'est avéré être un partenaire familier de la musique de Donizetti, restituant avec brio les couleurs et les contrastes de cette partition ingénieuse, entre accents dramatiques et touches d'humour.

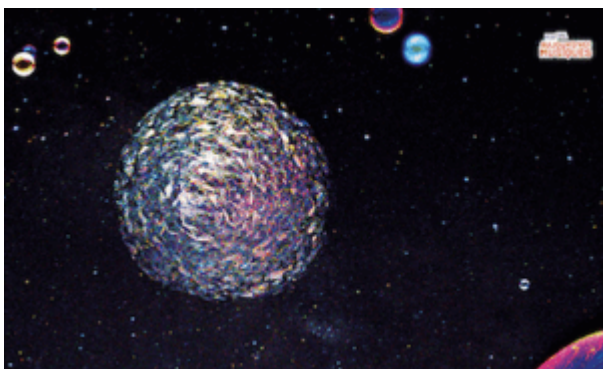
Une nouvelle fois, le **Festival Donizetti** a rempli son rôle avec *brío* : celui de célébrer le maestro bergamasque dans toute la diversité et la richesse de son génie ! Vivement l'édition 2026 qui mettra à l'affiche trois nouveaux titres déjà très attendus : « *Alahor in Granata* », « *Le convenienze ed inconvenienze teatrali* » et « *L'Esule di Roma* » !...

novembre 2025. DONIZETTI : Il Furioso all'isola di san Domingo. P. Bordogna, N. Machaidze, S. Ballerini... Manuel Renga / Alessandro Palumbo. Crédit photographique (c) Gianfranco Rota

CRITIQUE, FESTIVAL
Aujourd'hui Musiques.
PERPIGNAN, L'Archipel, le 15
nov 2025. Créations : Galaxie
provisoire (Maguelone Vidal)
/ 3 duos inédits in vivo
« Bruits Blancs#15 ». Avec
Claire Rengade, Rémi
Chechetto, Nathalie Yot /
ErikM / Dafne Vicente-
Sandoval et Bruno Chevillon

La seconde journée de notre séjour à
Perpignan dans le cadre du Festival

Aujourd'hui Musiques 2025, présenté par l'Archipel, scène nationale, repousse encore plus loin les frontières de l'exploration musicale. D'abord au Carré, c'est la nouvelle production en création signée de la saxophoniste Maguelone Vidal et destinée aux jeunes spectateurs ; puis le soir, au 7ème étage du bâtiment, dans un espace qui semble suspendu au dessus de la ville (« l'espace panoramique »), un cycle de 3 sessions, ou performances entre poésie et musique, 3 duos improbables dont la maîtrise des risques assumées, dans une recherche expérimentale sans filet, produit de l'inouï...



16h30 – GALAXIE PROVISOIRE... Déjà invitée au Festival Aujourd'hui Musiques, la saxophoniste **Maguelone Vidal** (et sa Compagnie « Intensités ») présente en création son nouveau spectacle pour le jeune public (pour les enfants et donc leurs parents).

« *Galaxie provisoire* » s'inscrit parfaitement dans le sillon expérimental et poétique du Festival Aujourd'hui Musiques ; il met en scène l'acte primitif, magicien du souffle créateur ; c'est une histoires de bulles, légères qui se gonflent,

s'élèvent, éclatent... et meurent diffusant un nuage de fumée vaporeuse.

Produites d'abord par le souffle puis les mains enfin à travers le son-souffle d'un saxo soprano, chaque bulle naît et se développe sous les yeux des spectateurs, faisant l'émerveillement des enfants.

Car ces bulles fragiles sont les planètes d'un nouvel espace imaginaire que la musicienne sculptrice de l'air et des sons propose aux jeunes spectateurs, ravis d'être ainsi entraînés dans une narration mouvante qui se déploie de l'ombre à la lumière, débute en bulles et finit en constellations sonores. C'est ces passages sous diverses textures liquides et aériennes, dans différentes dimensions (des microbulles aux sphères cosmiques), dans la vibration puissante d'un saxophone qui réalise le cheminement d'un spectacle onirique.

Galaxie provisoire, création. Composition musicale, mise en scène, dramaturgie, interprétation : Maguelone Vidal ; scénographie : Emmanuelle Debeusscher ; création lumière, régie générale et lumière : Mylène Pastre ; ingénieur du son : Axel Pfirrmann

19h – BRUITS BLANCS#15...



La soirée place l'essence même de la performance en équation avec l'idée non moins motrice, de rencontre et d'écoute. Deux valeurs d'ailleurs au cœur du travail de **Jackie Surjus-Collet**, directrice de la Scène Nationale. Quoi de plus risqué lors d'un spectacle que d'oser

inviter deux artistes qui n'ont jamais joué ensemble pour un duo improbable réalisé au moment de la soirée ? C'est toute la démarche du festival itinérant « BRUITS BLANCS », conçu et porté par **Franck Vigroux** et **Michel Simonot**, depuis 15 ans. Pour la seconde fois, Aujourd'hui Musiques offre un tremplin aux duos inédits de Bruits blancs dont l'apport sait ainsi marier un écrivain-poète et un musicien, qu'il soit virtuose des platines électroniques ou instrumentiste acoustique. Ce soir deux magiciens des platines et des sons électro, 1 contrebassiste, et 3 auteur.e.s jouent la carte de l'improvisation pour des noces in vivo.

C'est d'abord la bassoniste et improvisatrice **Dafné Vicente-Sandoval** qui ouvre la série en produisant tout un monde tendu, suraigu, fondé sur une maîtrise personnelle du larsen (avec des fragments concrets réalisés sur le vif comme l'eau d'une carafe utilisée avec à propos...). En éclats, éclairs sonores, chocs et contre chocs, l'univers auditif rencontre le texte de la montpelliérienne **Nathalie Yot**, chantre à la voix dédoublée, qui envisage une intimité éparpillée en phrases graves et comme déclamées, dans un discours aux références et séquences de vie très personnelles.

Puis c'est le poète **Rémi Checchetto** dont les mots brulés, vindicatifs, déploratifs rencontrent les champs éruptifs, incandescents du contrebassiste **Bruno Chevillon**, à présent bien connu de la scène jazz. L'instrument est ici l'objet d'un traitement électro où chaque note et coup d'archet envisage un

théâtre aux tensions ultimes, au diapason du texte militant et pacifiste (« et pourquoi ça s'arrêterait la guerre? »). La contrebasse à l'appui du texte noir et sec, se fait alerte et vigie aux sons déchirants dans l'énumération d'un sordide glaçant...

Enfin **le 3ème duo in vivo réalise tout ce que l'on peut attendre des enjeux de la soirée** : stand up, fausse adresse au public, impro délirante et libre... séquences hyper réalistes vécues dans l'hyperconscience de l'instant ; la performance de l'autrice et comédienne **Claire Rengade** saisit immédiatement l'audience par sa faculté à capter l'attention, et surprendre l'auditeur. C'est un moment puissant qui emporte toute l'attention des auditeurs, d'autant mieux stimulés par la création sonore du compositeur **ERikm** qui dans le feu de cette expérience hors normes, apporte lui aussi une suractivité concentrée, crépitante, façonnée comme le second langage ; l'acte improvisé à deux prend tout son sens ; les sons doublant la parole, façonnés au carrefour du noise, de la musique concrète, de l'électro, font surgir des sons improbables comme un sorcier s'activent dans l'ombre, à coup de grands gestes précis, incantatoires dont la main produit la hauteur du son. Le compositeur insuffle une musicalité elle aussi incandescente, éruptive, volcanique, où tout implose, s'intensifie, surprend, saisit souvent mais dont la finalité déconcertante affirme comme jamais, la surpuissance du jeu, comme forme sublime du réel. On ne sort pas indemne d'une telle expérience, convaincu d'avoir vécu et partager 3 créations sans équivalent, aussi authentiques qu'elles n'ont vécu que le temps de la rencontre. Magistrales performances.



**Erik
et Claire Rengade / Bruits Blancs#15 / Festival Aujourd'hui
Musiques 2025**

**CRITIQUE, concerts. PERPIGNAN, Festival Aujourd'hui Musiques,
le 15 nov 2025. Créations : Galaxie provisoire, 3 duos inédits
in vivo, Bruits Blancs#15. Avec les autrices et auteurs :
Claire Rengade, Rémi Chechetto et Nathalie Yot et les
musiciennes et musiciens :
ErikM, électronique / Dafne Vicente-Sandoval, larsens et Bruno
Chevillon, contrebasse – direction artistique : Michel
Simonot, Franck Vigroux**

**PERPIGNAN, FESTIVAL Aujourd'hui Musiques, Théâtre L'Archipel,
scène nationale, jusqu'au 23 novembre 2025 – toutes les infos,
les concerts, les lieux, les horaires, les artistes :**

<https://www.theatredelarchipel.org/aujourd'hui-musiques>



approfondir

LIRE aussi CRITIQUE, FESTIVAL Aujourd'hui Musiques. PERPIGNAN, Scène nationale L'ARCHIPEL, le 14 novembre 2025. Concert d'ouverture, soirée Steve Reich... LINKS, Rémi Durupt [direction] :

<https://www.classiquenews.com/critique-festival-aujourd'hui-musiques-perpignan-scene-national-larchipel-le-14-novembre-2025->

[concert-douverture-soiree-steve-reich-links-durupt-direction/](#)

C'est un impressionnant bain d'oscillations sonores, continues, d'une grande efficacité, – lénifiante, active et enveloppante, dont la vibration générale est produite par la combinaison croisée, simultanée, alternée des claviers : vibraphones, marimbas, glockenspiels,... Le ruissellement continu des timbres finement caractérisés dévoile chez Steve Reich, une fascination légitime pour la magie des plaques frappées : sons ronds, moelleux des marimbas,... notes plus flûtées, scintillantes, brillantes des plaques métalliques,... ondes sourdes et rondes des vibraphones tissent une matière musicale dont la répétition et les passages harmoniques produisent un magma miroitant d'ondes et de fréquences multiples et simultanées, une immersion sonore, cette « pulse » enivrée promise, telle une expérience sensorielle complète, de surcroît magnifiquement calibrée par la mise en son réalisée par les équipes du Théâtre de l'Archipel.



LIRE aussi notre présentation
**annonce du Festival Aujourd'hui
Musiques 2025** à Perpignan (Théâtre
L'Archipel) :

<https://www.classiquenews.com/perpignan-festival-aujourd'hui-musiques-du-14-au-23-nov-2025/>

30 ans de création contemporaine ont cultivé à Perpignan un sillon fabuleux, musical et visuel, stimulant la curiosité des

publics et l'imagination créative des artistes. Aucune limite, aucun a priori sinon l'arc infini des possibilités formelles, dispositifs acoustiques et électroniques, magie spatiale et corps dansants, le FESTIVAL Aujourd'hui Musiques propose l'activité hors normes et hors cadre d'un laboratoire pluridisciplinaire.

CRITIQUE, opéra. PARIS, Palais Garnier, le 18 novembre 2025. MOZART : Les Noces de Figaro. G. Bintner, S. Devieille, C. Gerhaer, H-E. Müller, L. Desandre... Netia Jones / Antonello Manacorda

On a beau être habitué, pénétrer dans le Palais Garnier est toujours une fête, une cérémonie, un éblouissement d'or, de marbres et de velours. A l'occasion des deux cents ans de la naissance de Charles Garnier, le 6 novembre 1825, son palais semble plus beau que jamais pour lui rendre gloire.

Qu'y célèbre-t-on ? Pas un anniversaire mais des Noces –

celles de Figaro. L'**Opéra de Paris** a repris le spectacle mis en scène il y a trois ans par **Netia Jones**, suscitant un concert de louanges – un concert auquel nous ne prendrons pas part. La metteuse en scène anglaise ne nous convie pas à l'opéra de Mozart mais... à ses coulisses, à la... préparation du spectacle des « *Noces de Figaro* ». Et, pour tout dire, on aurait préféré assister au spectacle plutôt qu'à sa préparation !... On voit courir les personnages dans les loges, dans les couloirs, dans la salle de costumes ou dans le foyer de la danse : Suzanne en habilleuse, Figaro en perruquier, Basile en chef de chant, Barberine en danseuse, Bartolo et Marceline apparaissent en régisseurs du spectacle, le comte et la comtesse en vedettes. Sur un écran se bousculent des chiffres projetés en vidéo : des numéros de loges, de mesures en mètres de tous ordres, des chronométrages en secondes dixièmes de secondes. Où se retrouve dans ce défilé de chiffres la grâce divine, l'infinie magie, la tendre subtilité de la musique de Mozart ? On se le demande. Mrs Jones enrichit sa mise en scène d'un message salulaire contre la violence faite aux femmes. Cela c'est bien ! Dans ses « *Noces de Figaro* », Beaumarchais avait déjà dénoncé l'arrogante supériorité masculine mais Da Ponte et Mozart avaient dû la gommer pour ne pas être censurés à Vienne.



La distribution vocale est dominée par **Sabine Devieille**. Ah, la ravissante Suzanne ! (Rappelons nous que c'était le rôle préféré de Mozart, confié à la cantatrice Nancy Storace, dont il était amoureux...). Le Chérubin de **Lea Desandre** est un véritable régal. **Christian Gerhaher**, Comte de haute stature, s'impose avec autant d'intensité que de musicalité. On est moins séduit par le Figaro de **Gordon Bintner**, dont la voix manque de ce poids un peu terrien que nécessite le personnage. **Hanna-Elisabeth Müller**, plutôt distante dans son « *Porgi amor* », retrouve une émotion certaine dans son « *Dove sono* ». **James Creswell**, voix de bronze, campe un beau Bartolo, tandis que le ténor italien **Leonardo Cortellazzi** donne du caractère à son Don Basile. Dans le reste de la distribution nous avons particulièrement remarqué la touchante Barberina d'**Ilanah Lobei-Torres**.

Le chef italien **Antonello Manacorda** mène bien son monde. On aurait parfois aimé sa baguette plus légère. Ces « *Noces* », au demeurant fort applaudies, nous laissent sur notre faim à

titre personnel !...

CRITIQUE, opéra. PARIS, Palais Garnier, le 18 novembre 2025.
MOZART : Les Noces de Figaro. G. Bintner, S. Devieilhe, C.
Gerhaer, H-E. Müller, L. Desandre... Netia Jones / Antonello
Manacorda. Crédit photo (c) Franck Ferville

**CRITIQUE, opéra. BORDEAUX,
Grand-Théâtre, le 18 novembre
2025. TCHAIKOVSKY : Iolanta.
C. Antoine, J. Henric, A.
Anger, A. Ganbaatar... Stéphane
Braunschweig / Pierre
Dumoussaud**

L'Opéra National de Bordeaux vient de mettre à
l'affiche du Grand-Théâtre une nouvelle production
de *Iolanta*, le dernier opéra de Piotr Ilitch
Tchaïkovski, qui nous plonge dans le conte

poétique d'une jeune princesse aveugle qui ignore son handicap. Si la magie a opéré, portée par des performances vocales et musicales exceptionnelles, le voyage scénique proposé par Stéphane Braunschweig laisse toutefois le spectateur sur sa faim.

Sous la baguette inspirée et fervente de **Pierre Dumoussaud**, l'**Orchestre National Bordeaux Aquitaine** a livré une performance tout simplement envoûtante. Pierre Dumoussaud, récent Lauréat aux *Victoires de la Musique Classique* dans la catégorie « *Révélation chef d'orchestre* », a démontré une maîtrise absolue de la partition. Loin des emportements grandiloquents, il a choisi une approche subtile et intime, déployant avec finesse les couleurs orchestrales foisonnantes de cette quête initiatique vers la lumière. Sa direction, à la fois ardente et délicate, a admirablement servi la véritable poétique des clairs-obscur de Tchaïkovski, nous menant des ténèbres à la lumière avec une sensibilité remarquable. Le résultat était d'une clarté et d'une élégance rares, faisant de l'orchestre un personnage à part entière, narrateur des émotions les plus secrètes des protagonistes.

La distribution, portée par cette direction musicale amoureuse, était d'une homogénéité et d'une excellence rares. Chaque chanteur a pleinement incarné son rôle, offrant une expérience lyrique inoubliable, mais la révélation est venue sans conteste de la soprano française **Claire Antoine** dans le rôle-titre, qui a campé une Iolanta d'une touchante innocence. Avec sa voix chaude et virevoltante, elle a su déployer avec une justesse confondante toute la palette des sentiments du premier amour, de la mélancolie confuse à la révélation extatique. Elle a été l'héroïne vulnérable et forte que Tchaïkovski appelait de ses vœux. Face à elle, le jeune et brillant ténor français **Julien Henric** a incarné un Comte de

Vaudémont idéal. Son timbre clair et son phrasé élégant ont apporté la fougue romantique nécessaire au réveil de l'héroïne. Son intervention, lorsqu'il tente de décrire la lumière et les couleurs à Iolanta, fut un moment de pureté vocale et d'émotion vibrante absolument captivant.



Autre révélation, le baryton mongol **Ariunbaatar Ganbaatar** (Ibn-Hakia) a livré une prestation magistrale en médecin maure. Son timbre puissant et charismatique, capable de projeter des lignes mélodiques aux *crescendi* fascinants, a littéralement captivé la salle. Sa scène, où il expose la nécessité de réconcilier le charnel et le spirituel, a été le climax somptueux de la soirée, tant par sa facture lyrique que par sa dimension métaphysique. Dans le rôle du Roi René, la basse estonienne **Ain Anger** a offert une profondeur remarquable au personnage complexe du père, à la fois aimant et despotique. Son interprétation a magistralement rendu le tumulte intérieur du roi, partagé entre sa culpabilité et son désir de surprotéger sa fille. De son côté, le baryton russe **Vladislav Chizhov** a profité de chanter dans sa langue natale pour insuffler au Duc Robert une séduisante ardeur. Il a

campé avec une fougue juvénile convaincante le jeune premier déchiré entre son devoir et son cœur. Les *comprimari*, aussi nombreux que tous excellents, méritent d'être mentionnés : **Abel Zamora** en Albéric, **Lauriane Tregan-Marcuz** en Martha, **Ugo Rabec** en Bertrand, et les Deux Suivantes de Iolanta : **Franciana Nogues** et **Astrid Dupuis**.

Malgré cette pluie de talents, la mise en scène et la scénographie de **Stéphane Braunschweig** ont semblé peiner à atteindre la même intensité. Le choix d'un décor abstrait, consistant en une grande boîte blanche au tapis vert, bordée de fleurs artificielles, avait certes le mérite de symboliser le paradis-prison aseptisé dans lequel vit Iolanta. Si cette boîte blanche évoquait efficacement un lieu à la fois protecteur et oppressant, son minimalisme radical et sa froideur nous sont apparus comme un écrin trop pauvre pour la richesse émotionnelle de l'œuvre, substituant un concept froid à la poésie concrète du livret, qui se déroule pourtant dans un jardin. Toutefois, il faut saluer le travail des lumières de **Marion Hewlett**, qui a su devenir un véritable fil dramaturgique. Le moment où la scène s'obscurcit lorsque Vaudémont découvre la cécité de Iolanta fut une trouvaille géniale, permettant au public de partager son étonnement. La lumière éblouissante inondant la salle lors de la guérison finale a créé un effet de théâtre puissant, en abolissant la frontière entre la scène et le public.

Et par bonheur, le spectacle est à voir (ou revoir) **sur la chaîne Youtube d'OperaVision !**

CRITIQUE, opéra. BORDEAUX, Grand-Théâtre, le 18 novembre 2025.
TCHAIKOVSKY : Iolanta. C. Antoine, J. Henric, A. Anger, A.

CRITIQUE, Festival Donizetti. BERGAME, Teatro Sociale, le 15 novembre 2025. DONIZETTI : « Il Campanello » et « Deux hommes et une femme ». Stefania Bonfadelli / Enrico Pagano

Au lendemain de la soirée d'ouverture du Festival Donizetti, avec *Caterina Cornaro* à l'affiche ([lire notre compte-rendu ici](#)), celle du 15 novembre – qui se déroulait au superbe Teatro Sociale, dans la partie haute (et ancienne) de la cité de Bergame – proposait un doublé rare et audacieux, réunissant deux opéras-comiques en un acte du *maestro bergamasque* : *Il Campanello* et *Deux hommes et une femme* (également connu sous le titre de *Rita ou le mari battu*). Confiée à la soprano

italienne Stefania Bonfadelli, l'intérêt de cette nouvelle (double) production était surtout de mettre en lumière de jeunes chanteurs issus de la *Bottega Donizetti*, l'académie du festival, placés ici aux côtés du vétéran Alessandro Corbelli.

Les deux titres étant rares, il convient d'abord de les présenter au lecteur. *Il Campanello* est un *melodramma giocoso* composé par Donizetti sur son propre livret, créé à Naples en 1836. L'intrigue tourne autour du vieil apothicaire Don Annibale, qui vient d'épouser la jeune Serafina. Alors qu'il s'apprête à consommer le mariage, son devoir professionnel le rattrape : un décret l'oblige à vendre ses remèdes en personne à toute heure. Enrico, l'ancien amoureux de Serafina, profite de cette loi pour saboter la nuit de noces en sonnant à plusieurs reprises à la porte de la pharmacie sous divers déguisements (un *dandy* français, un chanteur enroué, un vieillard demandant un médicament complexe), empêchant ainsi Annibale de rejoindre sa femme jusqu'à l'aube, heure à laquelle il doit prendre la diligence pour Rome. Quant à *Deux hommes et une femme*, c'est en fait l'opéra donizettien plus connu sous le nom de *Rita ou le mari battu*, créé à Paris en 1860. L'histoire est un renversement de comédie : Rita tient une auberge et tyrannise son second mari, Peppé, qu'elle traite comme un souffre-douleur. Son premier mari, Gasparo, qu'elle croyait mort, réapparaît soudainement. Il s'avère qu'autrefois, c'était lui qui battait Rita. Les deux hommes, désireux de se débarrasser de cette femme autoritaire, décident de jouer au « morra » (un jeu italien) pour déterminer lequel devra rester avec elle, chacun tentant en réalité de perdre la partie...

La proposition scénique de **Stefania Bonfadelli**, elle-même ancienne soprano de renom, se caractérise par un parti pris fort et unique, celui d'utiliser la même scénographie pour les

deux opéras, unifiant ainsi visuellement la soirée autour d'un seul et même lieu. Bonfadelli a transposé les deux œuvres dans les années 1950/1960, au sein d'un hôtel-restaurant de bord de mer, évoquant peut-être la Côte d'Azur ou le Lac de Côme. Ce lieu unique devait ainsi servir, avec quelques ajustements, à la fois de pharmacie (*Il Campanello*) et d'auberge (*Deux hommes et une femme*). L'univers visuel était très coloré et *kitsch*, rappelant l'atmosphère des comédies italiennes de l'époque. On y trouvait une réception, un bar, des tables, des chaises longues et une multitude d'accessoires (parapluies, serviettes, équipement de plongée) créant un effet de saturation visuelle. Bonfadelli a probablement voulu créer un microcosme bourgeois et un peu ridicule, où les personnages évoluent comme dans une comédie de boulevard. Cette idée, bien que séduisante sur le papier, a été alourdie par une « surpopulation » scénique constante. Pour *Il Campanello*, le mariage de Serafina et Don Annibale n'était pas une cérémonie intime mais une grande fête, avec une foule d'invités (dont un déguisé en gorille) qui encombraient l'espace. Cette surabondance de figurants et de gags visuels (chutes, courses-poursuites) nous a semblé quelque peu forcée (et peu drôle), étouffant la mécanique comique précise du livret plutôt que de la servir. Par ailleurs, sa direction d'acteurs était caractérisée par un jeu proche de la caricature : les gestes étaient amples, les expressions faciales exagérées, visant un effet comique garanti mais manquant de finesse. C'est précisément ce contraste qui a fait ressortir, par contraste, le jeu plus sobre et suggestif d'Alessandro Corbelli dans *Deux hommes et une femme*, offrant une leçon de sous-entendus et d'efficacité comique.



Dans *Il Campanello*, la soprano **Lucrezia Tacchi** a incarné une Serafina à la fois gracieuse et pleine de vie. Vocalement, elle a fait preuve d'un timbre clair et pétillant, particulièrement bien adapté à la naïveté et à la fraîcheur de la jeune mariée. Sa voix a su se faire entendre avec aisance au-dessus de l'ensemble, même dans les moments de plus grande densité orchestrale et scénique. Scéniquement, son jeu était empreint d'une justesse touchante, passant de la joie de son mariage à l'exaspération face aux déboires de sa nuit de noces avec une naturalité convaincante. Dans le rôle *buffo* de l'apothicaire Don Annibale, le basse **Pierpaolo Martella** a offert une performance tout à fait réussie. Sa voix riche et sonore a parfaitement campé le personnage à la fois pompeux et sans cesse contrarié. Il a maîtrisé avec brio l'art de la comédie propre au *basso buffo*, affichant une exaspération croissante qui était aussi vocale que physique. Son jeu scénique, fait de regards éperdus et de gestes désespérés, a

capturé toute l'absurdité et l'hilarité du personnage sans jamais tomber dans la simple caricature

Mais c'est le baryton italien **Francesco Bossi** qui a été la véritable clé de voûte de ce *Campanello*. Dans le rôle exigeant d'Enrico, qui l'oblige à se métamorphoser en trois personnages distincts, il a fait preuve d'une versatilité vocale et scénique remarquable. Que ce soit en *dandy* français affecté, en chanteur à la voix éraillée ou en vieillard demandant un élixir complexe, il a modifié sa posture, sa diction et même la couleur de sa voix avec une agilité confondante. Sa vélocité dans les airs aux *tempi* accélérés a été techniquement impressionnante et théâtralement irrésistible. De son côté, la mezzo-soprano **Eleonora de Prez** a composé une Madame Rosa, la mère, au caractère bien trempé. Son timbre riche et son intensité dramatique ont bien servi le personnage de la belle-mère acariâtre et un peu ronchon. Elle a apporté une présence scénique solide, formant avec les autres interprètes un tableau familial crédible et animé.

Dans *Deux hommes et une femme*, **Cristina De Carolis** a abordé le rôle-titre de Rita avec une énergie et une autorité scénique sans faille. Vocalement, elle a dominé avec assurance une partition exigeante, déployant un soprano puissant et bien projeté qui incarnait à merveille le caractère impérieux et dominateur de la tenancière d'auberge. Son engagement dramatique était total, passant de la femme tyrannique et sûre d'elle à celle que la réapparition de son premier mari déstabilise, le tout avec une grande crédibilité. Le ténor chilien **Cristóbal Campos Marín** a campé un Peppé d'une grande sensibilité. Face à la Rita fouguese de De Carolis, il a su incarner le mari battu et soumis avec une touchante vulnérabilité. Sa voix, d'un timbre tendre et flexible, s'est particulièrement distinguée dans les moments de lamentation, où son phrasé expressif et son *legato* soigné ont ému le public. Scéniquement, son jeu naturel a révélé un jeune chanteur au potentiel scénique très prometteur. Quant à la prestation du vétéran **Alessandro Corbelli** (dans le rôle de

Gasparo), elle a été une véritable leçon de chant et de théâtre. Avec sa maîtrise scénique absolue, il a volé la vedette sans effort apparent. Dès son entrée, sa simple présence a imposé une aura comique différente, basée non sur l'exagération mais sur la suggestion et le décalage. Vocalement, sa diction parfaite de notre idiome et son phrasé d'une intelligence rare, ont donné toute sa saveur au texte. Son jeu, fait de petits rires, de soupirs à propos et de regards complices avec le public, a montré toute la supériorité d'une *vis comica* qui repose sur la finesse et la connivence plutôt que sur la force brute.

Enfin, la direction musicale était assurée par le jeune chef italien **Enrico Pagano**, placé à la tête de l'ensemble sur instruments d'époque ***Gli Originali***, qui a fourni un accompagnement plein d'énergie et d'esprit, tandis que les récitatifs étaient brillamment soutenus au *fortepiano* par un imaginaire **Ugo Mahieux** !



CRITIQUE, Festival Donizetti. BERGAME, Teatro Sociale, le 15 novembre 2025. DONIZETTI : « Il Campanello » et « Deux hommes et une femme ». Stefania Bonfadelli / Enrico Pagano. Crédit photographique (c) Gianfranco Rota

**CRITIQUE, FESTIVAL
Aujourd'hui Musiques.
PERPIGNAN, Scène nationale
L'ARCHIPEL, le 14 novembre
2025. Concert d'ouverture,
soirée Steve Reich... LINKS,
Rémi Durupt [direction]**

Le concert d'ouverture du Festival

Aujourd'hui Musiques (FAM)
s'inscrit idéalement
dans les champs
référentiels de
l'événement, –
affirmation de
fondamentaux qui en
font un festival unique
en Europe, dédié à la «



création sonore et visuelle ». L'esprit
d'un laboratoire musical qui ne s'impose
aucune limite créative se réalise ainsi
cette année pour le très grand plaisir du
public qui répond à la proposition. Le
concert STEVE REICH de ce soir déploie la
rutilance sonore des marimbas, claviers,
percussions, en liberté et en
synchronicité, de « LINKS », ensemble
percutant, convaincant, aux gestes
miroitants, sous la direction de Rémi
Durupt.

C'est un impressionnant bain d'oscillations sonores,
continues, d'une grande efficacité, – lénifiante, active et
enveloppante, dont la vibration générale est produite par la
combinaison croisée, simultanée, alternée des claviers :
vibraphones, marimbas, glockenspiels,... Le ruissellement

continu des timbres finement caractérisés dévoile chez **Steve Reich**, une fascination légitime pour la magie des plaques frappées : sons ronds, moelleux des marimbas,... notes plus flûtées, scintillantes, brillantes des plaques métalliques,... ondes sourdes et rondes des vibraphones tissent une matière musicale dont la répétition et les passages harmoniques produisent un magma miroitant d'ondes et de fréquences multiples et simultanées, une immersion sonore, cette « pulse » enivrée promise, telle une expérience sensorielle complète, de surcroît magnifiquement calibrée par la mise en son réalisée par les équipes du **Théâtre de l'Archipel**.

vibrations hypnotiques

La salle du **Grenat**, conçue, dessinée par **Jean Nouvel** tient techniquement et acoustiquement ces promesses : c'est un écrin et un outil particulièrement adapté aux événements du Festival que porte **Jackie Surjus-Collet**, directrice générale et artistique du lieu [et du festival]. Ce soir, le parcours musical offre une manière de best of des œuvres de Reich, lui-même connaisseur et joueur des gamelans balinais.

La soirée permet aux spectateurs de mesurer le jeu combinatoire qui inspire le compositeur, son goût des timbres mêlés, son imaginaire sonore dont le flux nuancé des notes répétées produit des effets expressifs, des illusions auditives qui nourrissent une hypnose : Reich avouant lui-même entendre des voix humaines dans le flux instrumental continu, ainsi que plusieurs extraits d'entretiens audio (de 2016), diffusés entre chaque partition le précisent. Raison pour laquelle le compositeur ajoute 3 chanteuses dans la première partition jouée [« **Music for Mallet Instruments, Voices and Organ** », 1973] qui regroupe les claviéristes et percussionnistes de **Links** et les chanteurs **Sequenza 9.3** ; l'écriture y jouant avec beaucoup de finesse de la diversité polyrythmique, de la fragmentation infime des sons, et des

phénomènes illusoires suscités entre chaque note, ce sous chant [comme on parle d'un sous texte] produisant un développement mélodique propre... Des effets lovés entre les notes écrites, et qui se déploie dans la longueur et la vibration de chaque son produit. D'où cet étirement du temps, un infini sonore qui fait perdre à l'auditeur toute notion construite de développement et de réponse au profit d'un temps pulsation qui file et qui avance...

Ensuite la pièce purement instrumentale : « **Six Marimbas** » (1986) fouille davantage tout le potentiel dramatique et narratif des seuls claviers de bois, véritable architecture vibratoire là encore, qui nourrit une texture sonore spécifique, - minimaliste et pourtant très mouvante, scintillante même, suractive souvent, en produisant un amoncellement de cellules sonores dont les rythmes varient et se décalent très subtilement. Le jeu parfaitement synchronisé des musiciens réalisent une tapisserie sonore vivante,...

La 3ème pièce plus récente [1995] « **Proverb** » , s'approprie l'intensité spirituel des polyphonies médiévales, à partir d'une même phrase qui est reprise en canon par les 3 chanteuses et les 2 chanteurs. Les lignes vocales dessinent un chant de ferveur qui célèbre le pouvoir déclamatoire et spatial du son frappé lequel soutient la vibration des mélodies vocales. Pour autant comme inféodé au texte et en contre plan des canons qui se succèdent, le miroitement sonore des claviers perd cet infini suggestif quasi abstrait qui rayonnait sans cadre et sans limite dans les deux pièces précédentes, en particulier dans la première pour laquelle le geste précis, l'intelligence ondulatoire et serpentine du groupe se sont d'emblée immédiatement déployés sur l'ample scène du Grenat, accordant croissance, transparence, miroitement.

CRITIQUE, FESTIVAL Aujourd'hui Musiques. PERPIGNAN, Scène nationale L'ARCHIPEL, le 14 novembre 2025. Concert d'ouverture, soirée Steve Reich... LINKS, Sequentia 9.3, Rémi Durupt [direction] – [Festival AUJOURD'HUI MUSIQUES 2025](#), à Perpignan, Scène nationale L'ARCHIPEL, jusqu'au 23 novembre 2025



Programme / STEVE REICH

**Music for Mallet Instruments, Voices and Organ (1973 – 17')
par l'ensemble Sequentia 9.3 & l'ensemble Links**

Six Marimbas (1986 – 16') par l'ensemble Links

**Proverb pour 5 voix et percussions (1995 – 14') par l'ensemble
Sequentia 9.3 & l'ensemble Links**

Ensemble Links

**Vincent Martin, Stanislas Delannoy, Clément Delmas, Lucas Genas, Renaud Detruit, Rémi Durupt, Christophe Dietrich:
percussions**

Laurent Durupt, Trami NGuyen : claviers

Séquentia 9.3

**Faustine Rousselet, Céline Boucard, Amélie Raison : sopranes
Laurent David, Steve Zheng : ténors**

présentation 2025



LIRE aussi notre
présentation du FAM Festival
Aujourd'hui Musiques 2025 :
<https://www.classiquenews.com/perpignan-festival-aujourd'hui-musiques-du-14-au-23-nov-2025/>

30 ans de création contemporaine ont cultivé à Perpignan un sillon fabuleux, musical et visuel, stimulant la curiosité des publics et l'imagination créative des artistes. Aucune limite, aucun a priori sinon l'arc infini des possibilités formelles, dispositifs acoustiques et électroniques, magie spatiale et corps dansants, le FESTIVAL Aujourd'hui Musiques propose l'activité hors normes et hors cadre d'un laboratoire pluridisciplinaire...

[PERPIGNAN, Festival Aujourd'hui Musiques, du 14 au 23 nov 2025](#)

**CRITIQUE, Festival Donizetti.
BERGAME, Teatro Donizetti, le
14 novembre 2025. DONIZETTI :
Caterina Cornaro. C. Remigio,
E. Scala, V. Priante...
Francesco MICHELI / Riccardo
FRIZZA**

L'ouverture du Festival Donizetti Opera 2025 à Bergame a été marquée par la représentation de *Caterina Cornaro*, dans sa version originale restaurée par Eleonora Di Cintio et interprétée pour la première fois sous sa forme authentique. Cette édition critique restitue la partition telle que Donizetti l'avait imaginée (pour Vienne), avant les coupes de la censure napolitaine (où aura finalement lieu la première) et les adaptations forcées pour les interprètes de la création... La conclusion, notamment, abandonne le ton patriotique pour une fin plus concise et

tragique, digne de la dernière œuvre achevée par le compositeur avant son internement psychiatrique, derniers effets d'une syphilis qui lui sera fatale. Si la restitution musicale s'est avérée plutôt enthousiasmante, la mise en scène de **Francesco Micheli** – une coproduction avec le **Teatro Real de Madrid** – a, en revanche, suscité l'incompréhension d'une partie du public, allant jusqu'aux huées lors du baisser de rideau.

Grande habituée du festival, la soprano italienne **Carmela Remigio** a fait preuve d'un engagement scénique et dramatique total dans le rôle-titre. Si le timbre n'a rien de particulièrement extraordinaire, ses immenses talents de comédienne – qui ont rendu crédible la dualité du personnage, partagé entre tourments et résignation – ont en revanche suscité l'admiration. Sa musicalité et son traitement des récitatifs doivent aussi être mis à son crédit. Face à elle, l'excellent baryténor siscilien **Enea Scala** continue de s'imposer comme l'un des meilleurs chanteurs belcantistes de sa génération. Outre une palette vocale très diversifiée, un phrasé élégant et un timbre gorgé du soleil de sa Sicile natale, il possède à l'envi le sens des couleurs, de la dynamique et des nuances propres au *belcanto*. Il a fait délirer le public, après son air « *Su, corriamo* » (une page d'une verve presque verdienne...), grâce à l'insolence péremptoire d'aigus aussi sûrs que longuement tenus. De son côté, le baryton italien **Vito Priante** campe un Lusignano noble et pathétique, avec une voix parfaitement timbrée et un phrasé sensible qui font mouche dans l'air où il se meurt : « *Orsu... Della vittoria* ». La basse **Riccardo Fassi** (Mocenigo) a campé un ambassadeur vénitien autoritaire et glaçant, dont la basse au grain noir a parfaitement servi la fourberie du personnage. Enfin, **Francesco Lucii** (Strozzi) impressionne par sa vaillance, tandis que **Fulvio Valenti** s'avère touchant dans le

rôle du père de Caterina.



Quant à la proposition scénique de **Francesco Micheli**, elle a polarisé le public, constituant le point de discorde majeur de la soirée. Sa mise en scène superpose deux époques : à l'histoire du XV^e siècle se superpose un récit contemporain où Caterina, après les joies de son mariage, voit son époux tomber malade et être emmené à l'hôpital. Cette transposition, majoritairement située dans le couloir aseptisé d'une clinique, ne nous a vraiment pas convaincu, en créant une confusion entre *flash-back* historique et identification de l'héroïne modernes; De même que certains partis ont été à l'encontre du drame, comme la bataille finale entre Chypriotes et Vénitiens qui était représentée ici... par une opération chirurgicale, Gerardo troquant son épée contre un scalpel pour tenter de sauver Lusignano ! Enfin, de nombreuses projections de textes (comme « *Mio marito è molto malato* » ou « *Anch'io sono incinta* ») nous ont semblé par trop redondantes, alourdissant le propos au lieu de l'éclairer. Et pour enfoncer le clou, le dénouement voit la reine éponyme trouver du

réconfort auprès de Mocenigo, le « méchant » de l'histoire, un choix qui s'avère en totale contradiction flagrante avec la dynamique du livret. Finalement, la proposition scénique de Micheli s'avère si intrusive et si éloignée de l'esprit du livret qu'elle finit par obérer la puissance émotionnelle de l'œuvre...

Par bonheur, la direction musicale de **Riccardo Frizza**, directeur artistique du festival, a été un pilier de cette production. À la tête de l'**Orchestra Donizetti Opera**, Frizza a mis en lumière la riche écriture orchestrale de Donizetti, en soulignant les contrastes et en maintenant un équilibre constant entre la fosse et les chanteurs. Si certains tempi étaient parfois un peu trop contrôlés en première partie, les contrastes et l'ampleur se sont affirmés par la suite, servant la partition sans jamais écraser les solistes – et où le formidable **Coro dell'Accademia Teatro alla Scala** était également parfaitement en place !...



CRITIQUE, Festival Donizetti. BERGAME, Teatro Donizetti, le 14 novembre 2025. DONIZETTI : Caterina Cornaro. C. Remigio, E. Scala, V. Priante... Francesco MICHELI / Riccardo FRIZZA. Crédit photographique (c) Gianfranco Rota

CRITIQUE, opéra. RAVENNE, Festival Trilogie d'Automne (Teatro Alighieri), le 13 novembre 2025. HAENDEL : Alcina. G. Bridelli, D. Galou, E. Hauser, M. Licari... Pier Luigi PIZZI (mise en scène) / Ottavio DANTONE (direction musicale)

Après avoir mis en scène Orlando la veille, dans

le cadre du festival « *Trilogie d'Automne* » au Teatro Alighieri de Ravenne, le metteur en scène nonagénaire Pier Luigi Pizzi a une fois de plus fait preuve de sa maîtrise inégalée, alliant sobriété et sophistication, avec cette nouvelle production d'*Alcina* (du même Haendel, auquel le festival était cette année dédié...).

Son dispositif scénique, à la fois épuré et ingénieux, reposait sur de grands panneaux parallèles très élevés et recouverts de miroirs, créant un jeu de reflets et de perspectives infinies qui reflétait à merveille les thèmes de l'illusion et du double, au cœur de l'opéra. Ces murs étaient percés de portes, utilisées pour les entrées et sorties, mais aussi pour des scènes d'espionnage, ajoutant une dynamique fluide à la mise en scène. Un fond de scène servait de support à des projections vidéos changeantes – minérales, de mers calmes ou déchaînées, ou encore d'espace entièrement nu – qui définissaient l'atmosphère de chaque scène et illustraient les pouvoirs de l'enchanteresse Alcina. Les éclairages d'**Oscar Frosio** et les costumes d'une antiquité revisitée par la Renaissance (signés également par Pizzi), complétaient ce tableau visuel d'une grande élégance. Enfin, la figure de l'Amour (Eros), incarnée par **Giacomo Decol**, observait et influençait l'action, ajoutant une dimension philosophique et visuelle constante.

À la tête de son ensemble **Accademia Bizantina**, le chef italien **Ottavio Dantone** a dirigé avec une diligence et une écoute remarquables. L'orchestre a produit un son riche et varié, offrant de beaux moments concertants lors des *arias*, et déployant d'émouvants *sol*i de cordes qui ont soutenu avec justesse le drame et les passions des personnages. Cette collaboration de longue haleine entre le chef et sa phalange a une nouvelle fois porté ses fruits, contribuant

significativement au succès de la soirée.



La distribution, homogène et plutôt enthousiasmante, a livré une performance collective de haut niveau. Très fêtée au rideau final, la mezzo **Giuseppina Bridelli** a campé une Alcina certes solide, mais un brin monolithique, pas toujours habile à passer de la colère au pathétisme, de la jubilation à la prostration, sentiments que Haendel transcende dans des airs d'une variété inouïe. Comme l'*Armide* de Rossini, cette magicienne exerçant un pouvoir sur les hommes ne doit jamais perdre de vue le côté autoritaire de son personnage, qu'une chanteuse peut traduire de deux manières : la vigueur dans l'accent ou les prouesses dans la technique, deux qualités pas tout à fait à la portée de la mezzo italienne...

En revanche, on ne sait qu'admirer le plus chez sa jeune compatriote **Martina Licari** (Dorinda la veille) qui, dans le rôle de la délurée Morgana, désarme l'auditoire grâce à la perfection de ses vocalises, la qualité de son timbre, ou encore la vivacité étincelante de son jeu d'actrice. De son côté, la mezzo française **Delphine Galou** rayonne en Bradamante : la longueur du souffle et la précision de l'intonation

imposent en permanence la vérité des sentiments, tandis que le contre-ténor suisse **Elmar Hauser** (Medoro la veille) renouvelle notre enthousiasme, grâce à un bel impact sonore en Ruggiero, auquel il offre également de crédibles emportements de toutes sortes. Les deux autres personnages, bien que moins « conséquents », n'en sont pas moins solidement tenus. Le très prometteur ténor croate **Ziga Copi** offre une prestation très volontaire dans le rôle d'Oronte, et régale nos oreilles avec son timbre ravissant, et sa technique (déjà) sans faille. Quant au baryton-basse chilien **Christian Senn** (Zoroastro la veille), il dessine un Melisso d'une réelle présence vocale, en conjuguant bravoure à la poétique du *belcanto*.

Le public ravennate a réservé un accueil des plus chaleureux à l'ensemble des artistes à l'issue de la représentation. Vivement le festival d'été maintenant, qui s'étire pendant deux longs mois chaque année, de début mai à début juillet !...



CRITIQUE, opéra. RAVENNE, Festival Trilogie d'Automne (Teatro Alighieri), le 13 novembre 2025. HAENDEL : Alcina. G. Bridelli, D. Galou, E. Hauser, M. Licari... Pier Luigi PIZZI (mise en scène) / Ottavio DANTONE (direction musicale). Crédit photographique © Luca Concas

**CRITIQUE, concert lyrique.
PARIS, Opéra Garnier, le 14
novembre 2025. HAENDEL /
GLASS – Gala Lyrique avec
Anthony Roth Costanzo...
Orchestre de l'Opéra national
de Paris, Karen Kamensek
(direction)**

Il est des soirées où l'on perçoit d'emblée l'intention de bâtir un objet scénique total, un geste artistique où les arts dialoguent avec une cohérence presque architecturale. Ce grand Gala Lyrique autour d'Anthony Roth Costanzo en fait partie : le chanteur, figure phare du « contre-ténoriat » contemporain, a réuni autour de lui toutes les forces de l'Opéra national de Paris – orchestre, danseurs, décors multimédia – pour faire naître une proposition plus large qu'un simple récital, presque un rituel. L'ambition est palpable, la tenue est réelle, et pourtant, malgré la beauté des formes, quelque chose demeure subtil, presque imperceptible, entre retenue et pudeur, empêchant la soirée de franchir le seuil de l'inoubliable. Dès lors que le « branché » se glisse dans un art, ça devient davantage un

« événement » *instagram* plutôt qu'une idée, un rêve éveillé.

Car **Anthony Roth Costanzo** possède indéniablement cet éclat vocal que le public, fidèle, reconnaît : un timbre lumineux, d'une pureté presque liquide, qui s'inscrit dans l'espace avec précision. Sa projection, assurée, jamais forcée, donne aux lignes musicales une clarté d'email. On admire cette manière de faire affleurer l'émotion sans l'appuyer, ce sens musical rare, fruit d'une esthétique assumée, presque classique dans sa tenue. Mais ici, paradoxalement, cette maîtrise devient limite : on aurait espéré, çà et là, une fragilité, une crudité, une faille émotionnelle qui vienne déchirer la surface impeccable du chant. Son implication reste entière, mais l'incandescence dramatique demeure en filigrane, jamais pleinement embrasée. Peut-être c'est aussi le choix des airs de **Georg Friedrich Haendel**, tous des tubes qui ne surprennent pas, aussi la plupart sont des airs lents, pas très contrastants les uns avec les autres. Pourquoi n'a-t-il pas choisi des airs dans *Il Giustino* (air du sommeil), dans *Floridante* (air de la prison), *Porro, Re delle Indie* (« Senza procelle ancora ») ou même dans *Theodora* (« Kind Heav'n »)?

Face à lui – ou plutôt autour de lui tels des esprits lépidoptères -, les danseurs prolongent cette esthétique du contrôle. Sublimes de finesse physique, parfaitement synchronisés, ils tracent un ballet de lignes pures, de gestes beaux mais sans message. La chorégraphie, parfois presque picturale, séduit par ses équilibres, ses contours, ses respirations. On y lit un hommage à la beauté du corps, à la mécanique gracieuse du mouvement. Pourtant, là encore, la « perfection » finit par lisser le vertige : où est le risque ? Où est l'irréparable ? Une certaine distance, élégante certes, mais un peu glacée, se glisse entre danse et émotion. Quelques moments s'embrasent néanmoins, lorsque les corps retrouvent un grain plus organique, une tension plus sauvage –

fugaces lueurs d'un théâtre du geste que l'on aurait aimé plus impétueux. Est-ce qu'à vouloir entrer trop dans le conceptuel ou l'esthétisant, ce gala cherche plus à plaire à une niche de « *glitteraty* » plutôt qu'à un public sensible ?

L'orchestre enfin, discret mais indispensable partenaire, soutient l'ensemble avec une intelligence musicale incontestable. Les couleurs sont soignées, les textures ciselées, les dynamiques subtilement structurées notamment grâce à la direction de **Karen Kamensek**. On y perçoit un sens du détail, une écoute mutuelle, cette capacité à ne jamais couvrir le chant, mais à l'envelopper, comme un taffetas sonore. La cheffe dirige avec la juste noblesse du geste, jamais emphatique, jamais décoratif. Toutefois, là aussi, une certaine prudence domine : les éclats restent mesurés, les déflagrations tenues en respect. La beauté est là – incontestable – mais derrière une vitre, à distance. Par contre, dans les pièces de **Philip Glass**, on n'aurait pas pu rêver mieux que cette interprétation...

Ainsi se dessine le portrait d'une soirée singulière, haute en raffinement, splendide dans sa forme, irréprochable dans sa facture. Une célébration du style, de la maîtrise, et de l'alliance des disciplines. Et pourtant, l'émotion, la vraie – celle qui vous bouscule, vous désarme – reste en périphérie... Le spectacle touche, séduit, impressionne même... mais n'étreint jamais tout à fait. Il donne à voir des artistes à leur meilleur niveau technique, mais encore bridés par une retenue qui, si elle préserve l'élégance, freine l'abandon. Une soirée marquée par la beauté, la hauteur, la pensée – mais où l'on repart en rêvant à ce qu'elle aurait pu être, si chacun avait osé franchir le seuil de la pure maîtrise pour entrer dans le territoire plus périlleux, plus incandescent, de la vérité scénique et se laisser aller à la vérité imparfaite de l'expression humaine.

CRITIQUE, concert lyrique. PARIS, Opéra Garnier, le 14 novembre 2025. HAENDEL / GLASS. Gala Lyrique avec Anthony Roth Costanzo... Orchestre de l'Opéra national de Paris, Karen Kamensek (direction). Crédit photo (c) Droits réservés

**CRITIQUE, concert.
MONTPELLIER, Opéra Berlioz,
le 14 novembre 2025. « Entre
ciel et mer ». DEBUSSY /
PROKOFIEV / ADES. Orchestre
national de Montpellier
Occitanie, Sergey Belyavsky
(piano), Roderick Cox
(direction)**

Ce 14 novembre, à l'Opéra Berlioz de Montpellier,
il était « *grand temps de rallumer les étoiles* »

(Apollinaire). Après la commémoration des « 10 ans des attentats du 13 novembre », le concert symphonique de l'Orchestre national de Montpellier Occitanie (ONMO) y a largement pourvu sous la direction de Roderick Cox – et le jeu enflammé du pianiste russe Sergey Belyavsky.

En préambule, la remise de la médaille de citoyenne d'honneur de Montpellier à la violoniste super soliste de l'ONMO, **Dorota Anderszewska** (20 ans à ce poste), par le maire de Montpellier (**Michaël Delafosse**) est l'occasion de souligner le puissant lien social qu'est la culture selon les propos de **Valérie Chevalier** (directrice de l'ONMO). Au vu du crépitement d'applaudissements dans le vaisseau rempli de l'Opéra Berlioz, les étoiles de la musique ne sont pas près de pâlir !

Enfourchant la partition virtuose du 3ème *Concerto pour piano op. 26* de **Sergueï Prokofiev**, le pianiste **Sergey Belyavsky** déploie une virtuosité ébouriffante. Cette œuvre protéiforme incarne le génie du compositeur russe durant sa période néoclassique (1921). Si la mélancolique clarinette solo l'introduit, la puissance motorique du premier *Allegro* s'imprime aussitôt, et ce sans sécheresse, au clavier comme chez les percussions et bois dansants. Au fil des visages variés du *Tema con variazioni*, les pupitres dialoguent en complicité, à l'instar de l'orchestration de *Pulcinella* de Stravinski. Dans le final quasi chorégraphique, le soliste et le chef **Roderick Cox** deviennent de fins rythmiciens au service d'une course endiablée de purs-sangs. L'incandescente coda développe un accelerando vertigineux qui déclenche l'ovation chaleureuse du public. En bis, la finesse de la *Campanella* de Paganini / Liszt éblouit en dépassant l'exercice acrobatique (réel) par la mise en résonance qu'imprime Belyavsky, Lauréat du Concours Liszt de Budapest.

En seconde partie, l'*Exterminating Angel Symphony* de **Thomas**

Adès transporte l'auditoire dans l'univers onirique et inquiétant de son propre opéra éponyme (2016). Un opéra adapté de l'œuvre cinématographique du surréaliste L. Buñuel (*El ángel exterminador*, 1962). L'œuvre symphonique s'émancipe de la narration lyrique en fuyant le principe ancien de la suite d'après... *Carmen*, *Peer Gynt*, etc. En revanche, l'unité thématique de chaque mouvement donne lieu à une structure hyper construite et une alchimie sonore à chaque fois singulière. Leur point commun est d'utiliser des motifs obsessionnels en boucle traduisant le malaise puis les rituels aliénants des invités lors d'une soirée mondaine. Précise et expressive, la direction de Cox guide la dilatation / rétractation des familles d'instruments (*Entrées*), scande l'*ostinato* percussif jusqu'à saturation de la marche Mars avant de chahuter/diffracter les envoûtantes Valses décadentes (4ème mvt). Soulignons la performance des percussionnistes et des trombones de la formation montpelliéraine.

Si les *Trois esquisses symphoniques* de *La Mer* de **Claude Debussy** ne furent pas l'apothéose de ce concert, le rendu en fut néanmoins correct. Cependant, la transparence des timbres requise dans « *De l'aube à midi sur la mer* » et les nuances subtiles roulant sur les « *Jeux de vagues* » ne furent pas au rendez-vous. Trop tôt lancé, le *crescendo* de la dernière esquisse ne put scintiller longtemps malgré l'excellence des pupitres de l'OONM. En sortant du Corum de Montpellier, la fête nocturne des lumières sur l'Esplanade prolongeait néanmoins le sillage de la comète Prokofiev / Adès / Debussy !

CRITIQUE, concert. MONTPELLIER, Opéra Berlioz, le 14 novembre 2025. « Entre ciel et mer ». DEBUSSY / PROKOFIEV / ADES. Orchestre national de Montpellier Occitanie, Sergey Belyavsky

(piano), Roderick Cox (direction). Crédit photo (c) Droits réservés